

La guerre des intelligences n'aura pas lieu

Les textes publiés dans ces pages ont pour but d'alimenter le débat. Ils n'engagent que leurs auteurs qui n'appartiennent pas à la rédaction de "La Libre Belgique".

Dans tout le buzz qui entoure l'intelligence artificielle, un livre s'est particulièrement bien vendu ces derniers mois. Il s'agit de "La guerre des intelligences" de Laurent Alexandre.

Le titre retenu est subtil. Présenter l'homme et la machine comme des rivaux engagés dans une lutte sans merci est en effet un bon choix pour faire un succès de librairie. Le grand public aime les joutes en tous genres. Les Romains l'avaient déjà bien compris qui organisaient des combats de gladiateurs pour attirer les foules. Et le pouce levé de tous les spectateurs qui "likaient" le courage d'un des deux adversaires incitait alors

l'empereur à lui laisser la vie sauve... Le titre "La guerre des intelligences" est commercialement bien choisi mais éthiquement trompeur, car une telle bataille n'est tout simplement pas possible.

Une pente glissante

La contradiction logique est flagrante: l'hypothèse d'une guerre entre l'homme et l'ordinateur impliquerait qu'elle n'aurait pas lieu! Elle supposerait en effet une telle régression de l'intelligence humaine qu'elle serait instantanément perdue. Ce ne serait pas alors pour l'homme une défaite lors d'un combat, ce serait la défaite de sa pensée elle-même. L'idée

qu'une confrontation homme-machine est à la fois proche et inévitable est une prémisse fautive et elle ne pouvait qu'entraîner des conclusions qui le sont également. La preuve ne s'est pas fait attendre.

Dans une tribune publiée en début d'année dans "L'Express" et intitulée "Les femmes douées ont moins d'enfants", Laurent Alexandre souligne "l'urgence de favoriser les bébés chez les intellectuelles, ingénieures et chercheuses"! La pente est pour le moins glissante...

L'essayiste français n'est pas le seul à déraiper. De l'autre côté de l'Atlantique, Anthony Levandowski, un ingénieur sulfureux de Google passé chez l'ennemi Uber, a créé une nouvelle religion appe-

lée "Way of the Future". Selon lui, l'intelligence artificielle sera bientôt tellement puissante que l'homme n'aura plus d'autres choix que de la vénérer.

Il faut arrêter de dire des bêtises. Car l'enjeu n'est pas d'écrire une nouvelle de société-fiction, l'enjeu est de sortir des fictions pour bâtir une nouvelle société, qui conjuguera humanisme et numérique.

Accessoirement technique

On peut toujours s'amuser et imaginer par exemple un traitement de texte qui continue à écrire un roman alors que son auteur est allé dormir, ou inversement son GSM pleurant pour ne pas être mis en mode avion. Mais il



ceylebertrand
@cartoonbase.com

Opinion



CHRISTOPHE BORTELS

Luc De Brabandere

Philosophe d'entreprise.

■ On ne peut pas confier totalement aux machines des tâches qui nous font perdre une part de notre humanité. Même si un ordinateur peut assimiler les codes juridiques, seul un juge peut avoir un sens de la Justice.

faut également réfléchir aux responsabilités qu'implique la dissémination massive de tous ces outils. La question de la technique n'est qu'accessoirement une question technique. Illustrons cela par un exemple.

Prenons le cas d'un juge qui examine les demandes de libération anticipée ou conditionnelle de prisonniers. Il doit donc éva-

luer le risque de récidive. Imaginons maintenant un ordinateur qui aurait tout mémorisé du passé, qui aurait stocké toutes les caractéristiques de toutes les décisions prises par tous les juges en charge de ce genre de questions, avec des corrélations détaillées capables

de cerner les profils précis de ceux qui ont récidivé, et les circonstances dans lesquelles ils l'ont fait.

Le juge pourrait-il être remplacé par cet ordinateur ?

L'algorithme plus juste que le juge?

Un côté de nous a envie de dire plutôt oui. A première vue, en effet, un algorithme est plus objectif, il construit ses raisonnements sur des chiffres et des faits. Il n'est jamais fatigué, n'est jamais de bonne ni de mauvaise humeur, il n'a pas d'a priori ni de biais, et procédera exactement de la même manière pour le premier ou le centième cas qu'il examine. De plus, il s'améliorera au fil des années. A la limite, grâce à sa mémoire illimitée, on pourrait imaginer un algorithme devenir avec le temps plus juste qu'un juge !

Mais l'autre côté de nous doit dire non. Un juge doit pouvoir dé-

cidier en âme et conscience contre l'avis d'un logiciel qui n'a ni l'une ni l'autre. Il ne s'agit plus, ici, d'une question technique mais bien d'une question de principe. On ne peut simplement pas confier totalement à des machines des tâches qui nous feraient perdre une part de notre humanité.

Comme le rappelait fermement Charles Delhez dans ces colonnes

(«Les robots, jamais nos frères et sœurs», «La Libre» 17/4/18), les robots ne seront jamais de notre famille, c'est notre devoir éthique de ne pas les traiter d'égal à égal. La raison en est simple.

Pas objectif

Même si un tel algorithme judi-

ciaire n'est pas si difficile à développer, il reste la question de savoir qui va l'écrire car un ordinateur ne peut se programmer lui-même. Un groupe d'hommes et de femmes devra donc définir ses critères de fonctionnement. Et tout comme les écrivains pour qui chaque roman est toujours un peu autobiographique, un algorithme reflétera nécessairement les intentions, les valeurs et les convictions de ceux qui l'auront développé.

Et donc, à regarder de plus près, on réalise qu'un algorithme ne peut en fait pas être objectif, qu'il reproduira toujours les préjugés, les stéréotypes ou les peurs de ceux qui l'ont conçu ou commandé.

La guerre des intelligences n'aura pas lieu car même si un ordinateur peut assimiler les «codes» juridiques, seul un juge peut avoir un sens de la Justice.

CHRONIQUE

La famille à l'origine du décrochage scolaire

■ Les prises en charge sont nettement insuffisantes et ne sont pas à la hauteur des enjeux.



D.R.

Jérôme Cauchies

Pédopsychiatre.

Voyage en enfance

L'école est un lieu qui se veut être le confluent des différentes composantes qui permettront à un enfant de bien grandir et de devenir un adulte accompli. Il ne s'agit pas seulement d'apprentissages scolaires mais aussi de rencontres, de règles de vie, d'expériences relationnelles, de confrontations au réel. Sans une école performante, c'est non seulement l'avenir de nos jeunes que l'on met en péril mais également la cohésion sociale du futur.

Si l'école est le miroir des changements sociétaux, elle est aussi celle qui, en premier, souffre en silence du chaos des valeurs caractéristique de notre époque. Il est intéressant d'observer qu'il y a une trentaine d'années, les instituteurs et institutrices étaient appelés par leur nom de famille alors qu'aujourd'hui Madame Virginie ou Monsieur Pierre les ont remplacés. Pourquoi l'affectif s'est-il étendu ainsi au sein de l'école primaire ? J'y vois deux raisons importantes à identifier.

La première est liée à la souffrance des familles très souvent déconstruites par une séparation et forcées de se reconstruire sous la forme de familles recomposées. L'enfant perd ses repères et va chercher dans son univers quelque chose de rassurant au sein de son école. L'école a donc dû se réinventer pour combler ce manque. L'enseignant n'est plus seulement celui qui assure une formation éducative mais aussi celui qui va nourrir un certain affectif qui était assuré avant par les familles.

La seconde est une conséquence dérivée de mai 68. L'autorité est très mal vécue et la distance entre celui qui enseigne et l'enfant a perdu de son sens. De tout temps, un lien particulier s'est établi entre le professeur et l'élève qui amène celui-ci à s'investir dans ses apprentissages. C'est l'essence même de l'enseignement. Ce qui a changé aujourd'hui, c'est une extension du rôle maternant et un rétrécissement du rôle paternel. De nouveau, on assiste à une disparition progressive des valeurs paternelles au sein de la société.

On observe de plus en plus fréquemment des décrochages scolaires, particulièrement chez les adolescents, dont les causes sont également à chercher dans l'intrication école-famille. Il peut y avoir des raisons scolaires, comme par exemple un harcèlement par d'autres élèves ou un dégoût voire une aversion pour les apprentissages scolaires. Mais, très souvent, c'est au sein de la famille que naissent les germes du décrochage.

Il peut s'agir d'une inquiétude pour l'un des parents perçu comme fragile entraînant ce qu'on pourrait appeler un syndrome de l'enfant-médicament censé soigner une plaie familiale inguérissable. A cela vient se rajouter un déficit d'autorité parentale qui ne permet pas de remettre le jeune sur les rails vers la gare scolaire. Il faudrait mettre en place une prise en charge rapide avec un travail école-famille sans attendre que la situation s'enkyste et ne devienne inextricable. Actuellement, les prises en charge sont nettement insuffisantes et ne sont pas à la hauteur des enjeux.

L'école est trop souvent considérée comme lointaine de la réalité du jeune qui considère les cours donnés comme austères et sans intérêt. Il est important de sentir très tôt dans la vie qu'on peut être acteur de sa vie et non spectateur. L'encourage donc toujours mes patients à faire valoir leurs droits au sein de l'école et à vivre leur première expérience démocratique. Si l'élection d'un délégué de classe existe, le sens premier n'est que rarement intégré. Si leurs revendications, très souvent légitimes, étaient entendues, cela changerait l'image qu'ils se font d'eux-mêmes, la société les reconnaissant comme sujet pensant.

On sous-estime fortement, nous les adultes, la soif d'existence qui est en eux. L'école a tout à gagner à s'intéresser plus à ce que les adultes de demain ont dans la tête. Pensons à Einstein, qui avait pour habitude de s'éclipser lors de repas mondains pour aller discuter avec les enfants. Il disait s'enrichir de leur vision du monde et aimait répondre à leurs questions avec humilité.